



**CHRISTOPHE
MOLMY**

**APRÈS
LE
JOUR**



Après le jour



DU MÊME AUTEUR

Les Loups blessés,
Éditions de La Martinière, 2015
Points, 2016

Quelque part entre le bien et le mal,
Éditions de La Martinière, 2018
Points, 2019

CHRISTOPHE
MOLMY

Après le jour

Éditions
de La Martinière

978-2-7324-9001-4

© 2020 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ces choses du cœur, qui éclairent nos âmes
et nous retiennent dans la lumière.*

1

Impossible de savoir quelle heure il était. Pas moyen de se rendormir. Juste une impression de vide, terrifiante, qui l'avait saisi. Sales et nus, les murs de la cellule s'étaient mis à danser autour de lui comme dans un manège. Ses tempes menaçaient d'exploser à chaque battement de cœur. François tenta malgré tout de se redresser, de s'asseoir dans son lit pour échapper à l'angoisse que le silence venait de convoquer. L'air, chaud et épais, peinait à remplir ses poumons, lui collait à la peau comme un chiffon moite. Une douleur aiguë lui ouvrit le crâne, l'obligea à se rallonger en s'écrasant les paupières de ses paumes. Après des années d'enfermement, l'isolement n'aurait pas dû autant l'affecter, mais ces temps-ci, il s'éveillait sans même se souvenir de l'endroit où il se trouvait. Les neuf derniers mois au quartier d'isolement l'avaient laminé. Un séjour de trop au purgatoire. Il faisait jour, c'était la seule chose dont il était certain. Il se concentra pour se rappeler ce qu'il faisait avant de tomber de fatigue ; un détail, un ruissellement, un cafard, un bruit infime qui l'aurait aidé à se repérer. Au lieu de cela, il sentit une bouffée de haine le déborder, réprima un cri qui n'aurait servi à rien d'autre qu'agacer

les matons. Il pensa à Diane, au dernier parloir qu'on leur avait autorisé, l'imagina tout contre lui. Une image après l'autre, il se laissa envelopper par son souvenir, jusqu'à occulter le reste. Il pouvait presque sentir la tiédeur de sa peau, plus fraîche sur ses fesses. Passer ses doigts dans ses cheveux, les balayer pour dénuder son cou et, enfin, l'embrasser. Duper son esprit plutôt que de le perdre.

Le pire était que, pour une fois, il ne méritait pas son sort. Depuis qu'il était gamin, lorsqu'il subissait un nouvel interrogatoire, il s'entêtait à répéter qu'il n'avait rien fait et, la plupart du temps, mentir lui avait plutôt réussi. Mais pas cette fois-ci. Les explosifs retrouvés dans sa cellule ne lui appartenaient pas. Mais ses antécédents ne plaidaient pas pour lui et, plus par posture que par principe, il avait refusé de balancer. Ils auraient dû comprendre. Après bientôt dix ans de détention, avec moins de dix-huit mois à tirer, se faire la belle n'avait aucun sens. C'était même crétin. Il l'avait d'abord expliqué calmement, puis hurlé, en vain. Alors, chose nouvelle pour lui, il avait été puni pour un crime qu'il n'avait pas commis. Une situation presque risible, s'il n'en avait pas repris pour cinq ans.

François resta étendu un moment, les yeux fermés. Un ennui puissant avait éclipsé sa colère et Diane lui manquait. Trop épuisé pour se laisser gagner par le désir, fatigué de devoir y satisfaire seul, il choisit plutôt de l'imaginer en train de poser ses mains sur son visage et la rejoignit. Si loin.

Un cri le ramena. Animal, suivi d'une plainte qui montait de l'une des cellules voisines. Il aurait préféré que l'un

des matons se mette à aboyer, mais cela ne semblait pas les gêner. Ici, les détenus n'intéressaient plus personne. Ils étaient tous frappés d'une double peine qui ne se soignait qu'à coups d'anxiolytiques. Un désespoir devenu ordinaire, qui rongait tout, en silence.

Il mourrait dans cet endroit s'il ne réagissait pas. Mourrait sous les coups, ou de résignation. En choisissant de répandre son propre sang sur le sol en béton, ou en tressant sa détresse aux barreaux de la minuscule lucarne qui l'éclairait à peine.

Pour survivre, il devait commencer par se lever, faire quelques pas pour ne pas laisser ses muscles s'atrophier. Les premiers temps, il s'était astreint à faire des pompes et des abdominaux pour s'entretenir, mais s'était vite découragé, se limitant, les meilleurs jours, à déambuler entre son lit et la petite table scellée au mur. À l'isolement, on n'avait pas le droit de cantiner pour se payer une télévision, ni même de conserver des livres. Ici, la punition, c'était la solitude. Un poison qui s'instillait partout, capable de priver de raison les plus résistants. L'attente, vingt-trois heures par jour, l'esprit à l'abandon, sans aucune distraction. Au fond de ce trou, le moindre bruissement résonnait, s'amplifiait jusqu'à devenir vacarme. Chaque ombre se muait en menace. On n'avait le droit qu'à une heure de promenade quotidienne, dans une cour à peine plus grande que la cellule, mais de laquelle on pouvait, tête penchée, s'absorber dans le spectacle du ciel hachuré par le grillage qui la recouvrait. Un treillage d'acier qui paraissait servir d'appui aux nuages. En se tenant sur la pointe des pieds, François parvenait aussi à les entrevoir de sa petite fenêtre, passait parfois des heures à les détailler, comme un gosse, pour y deviner des objets ou le plus souvent des animaux.

La veille, un cheval, cabré, prêt à ruer. Il n'y avait que les gamins ou des paumés comme lui pour sculpter des cumulus.

À l'isolement, tout comptait. Le manque plus que le reste. Et Diane, surtout. Bientôt, sorti de ce cloaque, il pourrait la serrer contre lui, lui dire que c'était elle qui l'avait tenu en vie. Que c'était son souffle qu'il respirait quand il manquait d'air, sa peau qui le brûlait lorsque prostré, frappé d'incomplétude, il luttait contre le froid. Que le souvenir de ses attaches, si fines, de ses hanches, de sa taille avait suffi, chaque soir, à fracasser sa mélancolie. Et qu'en dépit de tout, elle était demeurée là, auprès de lui.

La visite médicale, tout de même, restait une distraction. Quelques minutes après le déjeuner, un surveillant était venu le chercher pour le conduire à l'infirmerie. Le toubib, un homme renfrogné, peu disert, avait conclu après un examen rapide à « un état compatible à la détention ». Le contraire aurait probablement supposé de ne plus être capable de se lever ni de s'alimenter. François était devenu si maigre et son teint tellement gris... Mais même les bleus sur son corps n'avaient suscité aucune question. Il ne s'agissait que d'un examen superficiel. Seul médecin pour plus de trois cents détenus, l'homme n'avait pas le temps de faire du zèle. Il n'était pas responsable des conditions d'enfermement et, à moins d'une pathologie grave, il ne pouvait qu'entretenir l'indifférence. Mais même ça, c'était déjà quelque chose. Un vrai spectacle lorsque l'on ne voyait presque personne depuis des mois.

François rajusta sa chemise. Il flottait dedans. Il n'était plus qu'un être desséché, affaibli. Pour le prochain parler,

il faudrait qu'il pense à enfiler un tee-shirt pour ne pas trop effrayer Diane. Lorsqu'il l'avait rencontrée, une quinzaine d'années auparavant, il pesait quatre-vingt-cinq kilos pour un mètre quatre-vingt-dix. Sportif, il courait ou boxait presque chaque jour et la soulevait à bout de bras en la saisissant par la taille.

Il se demanda comment elle serait habillée la prochaine fois qu'il la verrait, si elle attacherait ses cheveux ou les laisserait libres, en mèches rebelles qu'elle ramènerait, d'un geste sensuel, derrière l'oreille. Sans résistance, il se laissa gagner par une chaleur coutumière, délicieuse, qui le parcourait à chaque fois qu'il l'imaginait au-dessus de lui, faisant mine de l'empêcher de bouger. Il la laissa l'embrasser, juste quelques secondes, avant que le maton ne la fasse fuir.

– Alors Legal, t'es bon pour le service ?

François l'ignora.

– J'te parle, t'es sourd ou quoi ?

Au QI, un rapport d'incident pouvait valoir une nouvelle période d'enfermement de trois mois. Il préféra se taire, sortit dans le couloir sans voir le coup arriver. La douleur le surprit, enflamma l'arrière de son crâne avant qu'il ne comprenne.

– Me tourne pas le dos, connard.

En entendant le rire du gardien, François sentit glisser ses dernières hésitations. Il fallait qu'il réagisse et il savait quoi faire.

2

– De Philippe, à tous, ça fait maintenant près de dix minutes qu'ils sont dedans, alors faites gaffe, parce que ça va sûrement sortir. C'est reçu ?

– Reçu, de Yannick.

Ils planquaient depuis des heures. Après les avoir promenés autour du parc Monceau, l'équipe qu'ils pistaient les avait ramenés dans le XVI^e, sur l'une des adresses qu'ils avaient repérées quelques jours auparavant. Postée face à l'immeuble, Coline Lafleur attendait qu'ils ressortent, les yeux rivés sur la porte d'entrée.

Le boulevard Exelmans était très fréquenté à l'heure du déjeuner. De son banc, Coline aperçut Philippe et Christelle, attablés à une terrasse de café à vingt mètres à peine de la Mercedes de Stan Mayer, leur principal objectif.

– Philippe, de Coline. Je suis à vue de la porte d'entrée, à droite en sortant de l'immeuble.

– Oui, je t'ai vue passer. Reste là, t'es bien. Quand ils sortiront, je veux que tu montes voir le vieux pour vérifier qu'ils ont bien tapé. C'est reçu ?

– C'est bien reçu.

Le quartier parut soudain plus animé. À peine libéré de l'école, un groupe d'enfants affamés se mit à piailler, à

courir entre les voitures malgré les mères et les nounous qui tentaient de les contenir. À l'approche de l'été, la couvée semblait surexcitée, prête à s'égailler dans toute la rue.

Un gamin de cinq ou six ans se planta devant Coline. Parfaitement coiffés, ses cheveux courts encadraient un visage angélique. Dans son uniforme d'école, bermuda gris, cravate et blazer bleu marine, il lui fit un instant penser aux élèves de Poudlard. Il la fixait sans un mot, d'un air intrigué.

– Maman, pourquoi elle est grosse, la dame ?

L'air désemparé, la mère se confondit en excuses et disparut en traînant le petit par le bras avant que Coline n'ait le temps de réagir. En les regardant s'éloigner, elle se laissa rattraper par des souvenirs qu'elle pensait avoir enfouis : ses premières peines, l'apprentissage de la douleur, les conseils de sa grand-mère et cette honte, vissée au cœur, qui ne l'avait jamais vraiment quittée. En dépit des années, rien n'avait changé ; entermée au plus profond d'elle, une blessure qui la minait, cette impression d'être sans cesse jugée. Au moins, elle n'avait pas l'air d'un flic. Et, d'après Philippe, c'était un véritable atout.

– De Christelle, à tous. Ça sort : Stan suivi des deux frères Falck. Ils discutent un peu sur le trottoir. Ils ont l'air de s'engueuler en fait.

– De Yannick, on les pète ?

– Négatif, de Philippe. Attente.

– De Christelle, ils partent vers la caisse. Je pense qu'ils vont décoller.

– Coline, de Philippe. Tu fais comme on a dit ; monte voir ce qu'ils ont foutu.

– C'est parti, j'y vais.

Depuis quelque temps, les VFQ¹ étaient en recrudescence dans les beaux quartiers de la capitale. Plusieurs équipes, dont celle de Stan Mayer, écumaient le triangle Paris-Auteuil-Neuilly, profitant de la faiblesse des personnes âgées. Le mode opératoire était toujours le même : se faire passer pour un policier, un pompier, une figure rassurante qui permettait de tromper son monde. Une fois à l'intérieur, les scénarios pouvaient varier, mais l'idée était la même ; abuser de la confiance de la victime pour lui dérober ce qu'elle avait de plus précieux. Le plus souvent, il s'agissait de faux flics qui prétendaient s'être déplacés pour constater un cambriolage, quelquefois accompagnés d'un complice menotté, pour rendre leur version plus crédible. Convaincue d'avoir été volée, la victime allait vérifier l'emplacement de ses bijoux et se faisait finalement dépouiller. Simple, cynique, efficace. Il existait quelques variantes ; un faux plombier dépêché par le syndic à cause d'une fuite d'eau, un postier zélé prêt à rendre service. À de rares exceptions près, les vols se passaient sans violence, l'âge avancé facilitant souvent la crédulité.

Ce genre de bassesse écoeurait Coline. En grim pant dans l'ascenseur de l'immeuble, elle ne put s'empêcher de penser à sa grand-mère, à la maison qui l'avait vue grandir et qui avait conservé pour toujours les traces de sa présence. Parvenue sur le palier, elle crut reconnaître l'odeur qui émanait de sa cuisine, mais le crépitement de sa radio dissipa l'illusion.

– Coline, de Philippe. Ça donne quoi ? Ils ont tapé, oui ou non ?

– J'y arrive.

1. Vols à la fausse qualité.

– Magne-toi.

Christelle avait précisé que l'appartement des victimes était à droite en sortant de l'ascenseur. Coline se planta devant la porte, sonna et, après une longue minute, un vieil homme lui ouvrit. Presque chauve, ratatiné, il devait aligner au moins quatre-vingt-dix printemps. Ses yeux avaient pris une teinte délavée, presque grise. Bien qu'il se soit tassé, il avoisinait encore un bon mètre quatre-vingts. Dans sa jeunesse, cette frêle carcasse avait dû être un grand garçon séduisant. Derrière lui, sur le mur de l'entrée, on apercevait des photographies sur lesquelles il posait avec son épouse.

Coline se ressaisit. Mais avant qu'elle ne trouve ses mots, une silhouette fonça vers elle depuis le fond du couloir.

– Qu'est-ce que vous voulez encore ? Je vous ai dit que j'appelais la police. Dégagez !

La femme qui lui hurlait dessus devait à peine avoir la trentaine. Très certainement l'auxiliaire de vie. Coline fouilla dans son sac à main pour attraper son porte-cartes. Elle lui fit signe de se calmer, en lui présentant sa brème¹.

– Je suis de la police, madame. Tout va bien.

– C'est aussi ce que les autres ont dit et vous non plus, vous n'avez pas l'air d'un flic.

Il fallait de nouveau prendre la remarque pour un compliment, avec moins d'amertume cette fois.

– Tout va bien, je vous dis, je suis de la PJ. Vous pouvez me raconter ce qui s'est passé, s'il vous plaît ?

– Quand je suis arrivée tout à l'heure, il y avait trois types bizarres dans l'appartement. Ils m'ont dit qu'ils étaient policiers, mais moi, je connais ce genre de gars.

1. Carte de police.

J'ai grandi en banlieue, vous voyez, et j'ai tout de suite vu que c'étaient des raboins¹. D'ailleurs, ils sont partis dès que j'ai parlé d'appeler les flics.

– Vous avez bien fait. Est-ce qu'ils ont eu le temps de voler quelque chose ?

La jeune femme secoua fièrement la tête.

– Non, rien du tout. Ils avaient juste commencé à embrouiller M. Lassagne quand je suis arrivée.

– Je vous remercie. Je dois y aller, mais je repasserai avec un collègue pour prendre votre déclaration ainsi que celle de monsieur.

L'aide-soignante se rapprocha du vieil homme qui n'avait pas encore prononcé un seul mot. Ses yeux, interdits, passaient de Coline à l'auxiliaire, qui posa une main réconfortante sur son épaule.

– On m'attend, je suis désolée, reprit-elle. Mais je reviendrai rapidement, c'est promis.

Coline se précipita sur le palier pour prévenir Philippe, mais il était sur messagerie. En dévalant les cinq étages, elle repensa à ce qu'il lui avait dit : que parfois, les personnes âgées victimes de ce genre d'incidents décédaient quelque temps après le vol, traumatisées par ce qui était venu anéantir un équilibre déjà fragile.

Dès qu'elle se trouva dans la rue, Coline tenta de joindre ses collègues par radio. Elle percevait à peine leurs échanges, mais ils semblaient toujours en filature derrière Mayer. Elle essaya de rappeler Philippe. Même s'ils avaient recensé une quinzaine de faits imputables à cette équipe, il était indispensable de les prendre en flag pour consolider la procédure. La plupart du temps, les victimes

1. Manouches.

oubliaient rapidement les détails importants, peinaient à dresser un portrait-robot ou à donner des éléments utiles à l'enquête. À un certain âge, la mémoire était plus ténue, emmêlait souvenirs et fantasmes, fil de soie prêt à céder à la moindre distraction. Ces dernières semaines, le groupe de Philippe avait abattu un travail considérable en rapprochant les faits, recueillant des témoignages, secouant tous leurs indices pour parvenir à identifier les truands. Leurs surveillances avaient permis de mettre à jour leurs repères, de confirmer les premiers renseignements, mais cela restait insuffisant pour interpellier Mayer et ses complices. N'importe quel avocat pouvait facilement discréditer les récits de nonagénaires. Sans compter qu'il fallait être plus qu'optimiste pour espérer retrouver des bijoux en perquisitionnant dans un camp de manouches. Le butin changeait rapidement de mains ou était fondu pour être revendu au prix de l'or. S'ils les prenaient en flagrant délit, en revanche, la messe serait dite.

Coline chercha le numéro de Grégoire. Elle aimait bien travailler avec lui. C'était un bon flic, mignon de surcroît. Son appel tomba également sur la messagerie. Décidément. Elle avait trop traîné, et à cause d'elle l'enquête pouvait capoter. Depuis qu'elle avait rejoint le groupe, un an plus tôt, elle travaillait d'arrache-pied pour se faire accepter de tous. Tout ça pour tout gâcher bêtement ? Elle aimait ce boulot. L'ambiance de la PJ, ces enquêtes obsédantes qui la poursuivaient jusque dans ses nuits d'insomnie. Tous ses choix, ses grandes décisions, tous ses rêves l'avaient menée jusque-là. Elle se reprit et appela de nouveau.

3

Tout s'était passé de travers. Sur le sol, l'un des trois hommes interpellés finissait de se vider de son sang. Les pompiers n'arriveraient pas à temps. En quelques secondes, la situation avait dégénéré, dérapé au point de transformer les rues de la capitale en stand de tir. Sur les ondes, les autorités s'agitaient pour obtenir des informations. Les médias ne tarderaient pas à s'en mêler et il faudrait bien répondre quelque chose, de préférence en rapport avec les faits. Derrière la rubalise déroulée par les premiers collègues intervenus, des coups de klaxon commençaient à se faire entendre, signe de l'impatience coutumière des Parisiens. Le boulevard Brune était bloqué sur une centaine de mètres, juste avant la porte d'Orléans. Il faudrait des heures de constatations pour venir à bout de ce Mikado géant. Et pour compliquer encore les choses, la nuit n'allait pas tarder à tomber. Philippe leva le nez vers le ciel en se disant qu'il ne manquait plus que la pluie à leur bonheur. Il contourna avec précaution les étuis de balles qui jonchaient le sol et s'approcha du corps étendu sur la chaussée. Il s'accroupit pour mieux voir le visage du braqueur qui gisait à ses pieds. Ses yeux éteints ne renvoyaient plus rien. Sa bouche était entrouverte,

